

soldats à Paris ; sa langue et son génie nous avaient donné Corneille. Enfin l'Espagne, conquérante en Amérique et dans les Indes disait que le soleil ne se couchait pas sur ses états.

Au cinq mai 1808, le traité de Bayonne céda à Napoléon, au nom de Charles IV, tous les droits de ce monarque. On blâmait l'entreprise qui allait être le résultat de ce traité tenu secret pendant quelque temps, car elle semblait devoir ajouter de nouveaux poids au lourd fardeau dont l'empire était chargé. On blâmait la forme qui n'était qu'une perfidie envers de malheureux princes hébétés et impuissants ; de toutes parts on disait qu'il y avait là un gouffre où viendraient s'enfouir beaucoup d'argent, beaucoup d'hommes, pour un résultat fort incertain. Lorsqu'ensuite on venait à considérer cette nation espagnole d'où allaient partir des cris d'une haine implacable contre la France, l'inquiétude devenait extrême. En voyant le nouveau roi Ferdinand VII obligé d'aller chercher en France la reconnaissance de son titre royal, les Espagnols avaient été promptement éclairés sur ce qui allait se faire à Bayonne, et une haine ardente s'était tout à coup allumée dans leurs cœurs. Tous, il est vrai, ne partageaient pas ce sentiment au même degré. Les classes élevées et même les classes moyennes, appréciant le bien qui pouvait résulter d'une régénération de l'Espagne par les mains civilisatrices de Napoléon, animées contre l'étranger de sentiments moins sauvages que ceux du peuple, d'ailleurs moins portées que lui à l'agitation, ne souffraient que dans leur fierté, vivement blessée de la manière dont on entendait disposer de leur sort. Cependant, avec des égards, un déploiement subit et irrésistible de forces, on les aurait contenues, et peut-être même eût-on fini par les ramener. Mais le peuple fut jeté dans une vive exaspération ; ce peuple espagnol allait déployer pour le soutien de l'ancien régime toutes les passions démagogiques.

Mais on avait compté sur le génie de Napoléon, toujours